

tout. Maintenant roucoule, ma Justine, roucoule tant que tu voudras, puisqu'il faut des chansons à ton père et à ton cousin pour leur donner du cœur au travail.

— Dame ! répliqua le fermier avec une bonhomie mélancolique, la vie n'est pas si gaie tous les jours. Il ne faut point dédaigner ce qui peut, de temps en temps, faire oublier qu'on n'est pas souvent heureux.

— Tu as raison, mon homme. La voix de la jeunesse, quand elle est douce et pure, c'est comme une consolation et un encouragement. Vite ton plus gentil refrain, ma fille ! Nous t'écoutons.

Muguette se mit en devoir d'obéir. Son père reprit en mains le manche déjeté de la charrue. Coquelicot enfonça joyeusement sa fourche dans le tas de fumier, La fermière appuya son coude sur le dos de la vache pour se reposer un instant.

Tout à coup un étranger se montra à l'entrée de la cour : c'était Roch Duhoux. Le père Cazeaux fut le premier à l'apercevoir.

— Ah ! un pauvre ! dit-il. Justine, coupe-lui une tranche de pain, un morceau de lard, et ajoute une piécette. Dépêche, enfant ; tu chantes après.

Mais Duhoux ne laissa pas le temps à Muguette d'exécuter l'ordre de son père. D'un ge te il la retint.

— Je ne suis pas un mendiant, répliqua-t-il en s'avancant dans la cour. Est-ce qu'on ne me reconnaît pas ?

Le fermier l'envisagea une minute, secoua la tête et répondit :

— Non.

— Tiens ! il paraît que je suis diablement changé ! reprit l'interlocuteur. Après ça, rien d'étonnant. Il y a plus d'une vingtaine d'années que j'ai quitté le pays. Depuis lors j'ai pas mal roulé ma bosse, à vrai dire, mais plus souvent sur les cailloux et les orties que sur la mousse et le velours, ce qui fait que je suis sans doute un peu détérioré. Baste ! on n'a pas toujours vingt ans et on ne garde point toute sa vie les apparences d'un jeune homme, surtout quand on n'a pas eu de chance et qu'on n'a jamais été assez riche pour se conserver dans de la ouate et du coton. Mais qu'importe une mine plus ou moins reconnaissable ! Je n'ai en aucun temps passé pour un joli garçon. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis Roch Duhoux, pour vous servir. J'ai eu la fantaisie de venir respirer l'air natal, et me voici. Je vous demande de me recevoir et de m'occuper dans votre ferme jusqu'à ce que je trouve à me caser ailleurs, si vous n'avez pas besoin de moi ? Soyez tranquille, je ne veux ni vous importuner ni vous être à charge, car je suis un honnête homme, moi, voyez-vous !

Malgré cette protestation, le père Cazeaux restait embarrassé. Lui, si cordial, si généreux, il hésitait évidemment à accueillir le nouveau venu, dont l'extérieur, on le sait, n'était guère de nature à inspirer la confiance et l'intérêt.

— Ah ! vous êtes Roch Duhoux ! dit-il d'un ton froid. Vous avez bien fait de vous nommer, je ne vous aurais point reconnu. Après vingt ans, c'est tout simple, d'autant que nous n'avons jamais plus ouï parler de vous dans le canton. Quant à la demande de vous recevoir et de vous occuper, je vous répondrai que nous n'avons nul besoin d'un serviteur, notre monde est au complet pour les travaux de l'automne. Cependant, s'il vous convient de vous reposer quelques jours chez moi, je ne m'y oppose point. Mathurin Cazeaux ne refuse à personne l'hospitalité.

L'invitation n'était pas engageante. Néanmoins Duhoux l'accepta.

— Merci, dit-il, c'est tout ce qu'il me faut. Cela me donnera le temps de chercher une place dans quelque métairie ou dans quelque château des environs.

Tout en parlant, il dardait autour de lui des regards furtifs et curieux.

— Ah ! voilà madame Cazeaux ! reprit-il en allant droit à la fermière. Je vous félicite, maman Cazeaux : toujours

fraîche et bien portante. On croirait que vous n'avez pas vieilli. Ce n'est pas comme moi. Allons, tant mieux !

Puis, désignant de la main Muguette et Coquelicot :

— Vos enfants, sans doute ? poursuivit-il. Deux bonnes pousses, tndieu ! doux gentils rejetons ! Ça fait honneur à la greffe, vrai !... Est-ce toute votre famille, mère Cazeaux ?

— A peu près, répondit laconiquement la fermière, à qui la physionomie, les allures et les guenilles de Roch Duhoux déplaçaient au dernier point.

— J'entends, vous avez encore un petit, le dernier, le Benjamin. Parfait ! Je le ferai sauter sur mes genoux. J'ai un cœur de papa moi ! J'aime les mioche à la folie.

— Ce mioche-là, répliqua Coquelicot sans beaucoup rougir cette fois, vous lancerait on l'air comme une branche sèche et vous recevrait à bras tendus sans broncher.

— Peste ! alors c'est l'aîné ?

— Oui-da ! et un beau gars, je vous en réponds, quoiqu'il n'ait guère plus de vingt ans.

Duhoux écarquilla ses petits yeux, ce qui permit d'en entrevoir la fauve lueur.

— Vingt ans ? dit-il en appuyant sur chaque mot. Mais il y a vingt ans, si je me souviens bien, mes braves hôtes n'avaient point de fils.

— Aussi Bénédicte est-il adoptif... comme moi, parbleu ! avec cette différence pourtant que je suis le neveu, tandis que lui, c'est...

— J'entends, c'est un enfant trouvé.

Cette expression résonna mal à l'oreille des habitants de la Bénardière. Depuis longtemps on ne s'en servait plus devant eux ; leur cœur en était déshabitué. Ils se sentirent froissés dans la susceptibilité de leur vive tendresse pour Bénédicte. Coquelicot, surtout, s'irrita d'autant plus qu'il avait, sans le vouloir, provoqué le mot brutal. Naturellement, à peine l'avait-il entendu qu'une sorte d'aurore boréale s'étendit sur ses joues et sur son front.

— Eh bien ! après ? s'écria-t-il irrité. Qu'est-ce que ça vous fait ? Vous saurez que Bénédicte et moi nous sommes tous deux les enfants de la ferme. Il n'y a pas de différence entre nous dans l'amitié du père et de la mère Cazeaux. Ils nous aiment quasiment comme leur Justine, leur chère Muguette, leur vraie fille pourtant, celle-là ! Ainsi mêlez-vous de ce qui vous regarde et laissez-nous la paix. Je vous trouve un peu trop curieux pour un étranger.

Il s'était rapproché de sa cousine et se pencha vers elle.

— En voilà un vilain homme qui me déplaît ! lui dit-il tout haut.

— Et à moi donc ! répondit la jeune paysanne du même ton. Il me fait peur.

Duhoux n'entendit pas. Il était préoccupé.

— Bon ! se disait-il, je sais ce que je voulais savoir. Ça commence à merveille.

Il se composa une mine qui voulait sourire et qui grimaçait. Puis, s'adressant au fermier :

— Votre neveu a tort de se fâcher, dit-il. Je n'ai eu l'intention d'offenser personne. Si par hasard j'ai blessé quelqu'un, je lui en fais mes excuses, quoique je sois bien innocent. Voyons, qu'on me pardonne et soyons amis.

Cette hypocrite composition toucha le fermier. Il prit et serra la longue main crochue que lui tendait Duhoux.

— Soit, répondit-il, on ne vous en veut point. Mais tenez-vous pour prévenu : on ne se plaît guère ici à entendre parler irrévérencieusement de Bénédicte. C'est un garçon si accompli ! Il est beau comme un gentilhomme, bon comme un saint, instruit comme un docteur. Enfin, ce serait mon propre fils, que je me sentirais ni plus heureux ni plus fier, tant j'ai d'estime et d'affection pour lui.

— I suffit, père Cazeaux. On aura pour ce jeune homme tous les égards dus à ses mérites. Qui sait même ?... peut-être trouverai-je le moyen de lui rendre service. Oh ! j'ai de l'imagination, et il me pousse parfois des idées qui valent de l'or.

— On ne le croirait guère à voir ses loques, grommela Coquelicot qui se retranchait de son hostilité.